

BRUCE BÉGOUT

*Lieu commun*

Le motel américain



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2017

*À Diotime,  
professeur d'amour*

## AVANT-PROPOS

### L'ENSEIGNEMENT DES CHOSES ORDINAIRES

“Il est trop tard pour apprendre l'hébreu, comprendre l'argot du jour est bien plus important.”

H. D. Thoreau

“Quels que soient ses aspects, le quotidien a ce trait essentiel : il ne se laisse pas saisir. Il échappe. Il appartient à l'insignifiance, et l'insignifiant est sans vérité, sans réalité, sans secret, mais est peut-être aussi le lieu de toute signification possible.”

M. Blanchot

JOUR après jour, une vérité se dessine : la vie quotidienne s'impose à nous avec une sorte de *fatalité* absolue. Nous suivons habituellement ses règles invisibles et obéissons à ses arrêts implacables, car nous ne pouvons lui échapper sauf à nous perdre. Elle possède cette faculté ordinaire mais non moins puissante de nous contraindre coûte que coûte à la réalité et à son principe. Le quotidien est le tout premier monde, celui qu'il nous a été donné d'éprouver dès nos premières expériences et que nous n'avons jamais cessé depuis lors de parcourir et de connaître. Nul homme ne peut vivre s'il ne vit quotidiennement.

Cependant ce fait irrécusable ne laisse pas d'être quelquefois pesant. Chaque matin que Dieu fait, *il faut* se lever, se laver, s'habiller en suivant certains codes, *il faut* se nourrir en respectant certaines règles, *il faut* se déplacer, travailler et affronter les autres hommes sans disconvenir à ce qui est socialement conforme, *il faut* rentrer chez soi, ranger ses affaires et préparer le repas. Ces petites exigences du moment s'avèrent plus impérieuses que les dix. À chaque instant, l'impératif catégorique de la vie ordinaire nous somme de faire de chacun de nos gestes l'expression pure de ce qui a toujours été et sera toujours, *évidence allant de soi* qui fonde certes notre confiance tacite en la réalité, mais qui, vue à distance, révèle le visage moqueur d'une tyrannie silencieuse. Cette soumission que nous nommons, faute d'une expression plus convenable, les "nécessités de la vie" est d'autant plus écrasante et inébranlable que sa force de persuasion nous reste mystérieuse. Ce n'est pas la mort prochaine, cruelle et publique, que le Danton de Büchner redoute, mais cette domination constante parce qu'ignorée du temps quotidien :

C'est le temps qui nous perd. C'est bien fastidieux d'enfiler d'abord sa chemise, puis sa culotte, et le soir de se traîner au lit et le matin de se traîner hors du lit, et de mettre toujours un pied devant l'autre. Il n'y a guère d'espoir que cela change jamais <sup>1</sup>.

1. G. Büchner, *La Mort de Danton*, II, I, Paris, L'Arche, 1953, p. 42.

À longueur de temps donc, nous manipulons les mêmes objets, empruntons les mêmes trajets, fixons les mêmes panneaux et les mêmes personnes, employons les mêmes phrases stéréotypées, et pourtant objets, trajets, personnes, mots demeurent obscurs, voilés derrière leur netteté banale. Nous croyons toujours savoir, par une sorte de pressentiment familier, ce qu'ils sont et ce qu'ils font, et ce caractère d'évidence immédiate se suffit à lui-même. Leur insignifiance constitue leur parfait camouflage. Pour cette raison, le quotidien correspond à l'ensemble des faits et des choses qui ne semble pas mériter que l'on s'y attarde, étant toujours déjà là, avant que nous cherchions à l'approcher. Il est vrai qu'aucun événement quotidien ne nécessite une longue explication. Il ne suscite pas même l'ombre d'un doute ou d'une question. *C'est comme ça*. Il est tenu pour sûr, jusqu'à plus ample confirmation. Dans la vie quotidienne, laquelle embrasse tout ce qui peut être répété sans faire chaque fois l'objet d'une modification inaccoutumée, l'on sait machinalement ce que l'on doit dire et faire. Avant toute spéculation, l'ordinaire possède un sens clair et adéquat et il n'est nul besoin d'épiloguer là-dessus.

Néanmoins le sens de l'ordinaire nous échappe en partie. Semblable à un miroir, il réfléchit tout, excepté cette réflexion elle-même. Nous avons beau être persuadé de la valeur et de l'intérêt de ce que nous faisons et disons quotidiennement, nous ne pouvons nous empêcher de croire, avec du recul, que ces actes et ces paroles perdent la transparence qu'ils possèdent dans la vie quotidienne. La quotidienneté délimite une aire de certitude et de

méprise, d'assurance et de trouble, et ce sans qu'il soit possible, dans l'attitude pratique et dans l'urgence de la vie, de dissocier ce que nous voulons faire de ce que nous faisons vraiment. Ainsi l'homme quotidien vit, sans même s'en rendre compte, dans la non-évidence de l'évident, cette "pistis" (*persuasion*) rassurante et plate, dont parle Platon dans la *République* au sujet des prisonniers dans la caverne. Mais si tout pour lui est évident, il ne transforme pas cette évidence en objet de pensée ; il s'y tient dans une sorte de confiance qui confine parfois à l'aveuglement.

Toutefois il se pourrait que les divers éléments du décor journalier, s'ils étaient auscultés avec l'attention qui nous fait défaut dans la prétendue sûreté de nos gestes quotidiens, prennent tout de suite un aspect différent et nous livrent une part de cette vie courante qui se dérobe du fait même de sa surprise. Mais, dans cette prospection de l'ordinaire, quel élément choisir ? Dans le désintéret pour le commun, tout semble revêtir en effet une même valeur de nullité. *Notre vain quotidien*. Ce qui est le plus proche est ici en même temps le plus lointain. Les outils, les machines, les marchandises, les bâtiments comme ceux qui les utilisent sont ici recouverts d'une pellicule d'indifférence. Un motel pourrait-il faire l'affaire ? Qu'y a-t-il après tout de plus trivial que cet hôtel des bords de route, propre et bon marché, où nous séjournons souvent une seule nuit, contraints à la fois par le prix et le temps ? Qu'existe-t-il de plus matériellement sobre et de plus symboliquement pauvre que ce bâtiment qui s'épuise dans sa fonction ? Et cependant le

motel, comme tout élément ordinaire de la ville, ne prend sens qu'en regard de l'humanité voyageuse qu'il accueille. Au-delà de sa simple trivialité commerciale, il nous en dit peut-être plus sur nous-mêmes et sur ce qui nous entoure que des traités d'urbanisme et de sociologie de la ville ; sa vérité ne consiste pas en une reconstruction après-coup des différents éléments de nos existences, mais présente sans médiation leur concrétisation réelle. Et ce que le motel va nous révéler pourrait nous concerner plus profondément que les livres vers lesquels nous nous tournons lorsque nous voulons savoir *de quoi il en retourne*.

Mais en quoi justement le motel nous regarde-t-il ? N'est-il pas simplement un élément du paysage urbain américain qui sert de décor défraîchi aux films de série B et aux romans policiers ? À ce titre, il justifierait peut-être une étude de genre, mais rien de plus. Qu'y a-t-il là qui mérite un essai sur la constitution générale de notre quotidienneté ? C'est que le motel, loin de se borner à n'être qu'un échantillon de l'*american way of life*, échantillon qui croît aujourd'hui à la périphérie de presque toutes les villes mondiales, concrétise de nouvelles formes de vies urbaines où la mobilité, l'errance et la pauvreté vécue prennent une place prépondérante. Nous pouvons donc y lire la métamorphose de la ville qui, à la croisée des chemins de l'économie, de l'architecture et de la fiction, trouve là un lieu adéquat. C'est en partant des éléments les plus communs du monde profane que nous pouvons aspirer à en saisir la texture complexe et multiple. C'est également en rassemblant ces différents fragments fortuits de la

vie quotidienne que nous serons à même de voir dans les parties le tout qui les lie.

Une époque ne dévoile pas son sens à partir de la mise en œuvre d'une mécanique interprétative qui colle des concepts sur le *monde de la vie*, mais à travers l'analyse des faits les plus minimes et les plus communs qui, à sa surface miroitante et pour cela aveuglante, dessinent, pour qui ne se laisse pas éblouir ou endormir, des figures significantes. Nous souhaitons montrer par conséquent, à travers l'investigation philosophique de la ville, que le quotidien exige un nouveau type de questionnement qui ne se contente pas de la décomposition analytique de ses multiples apparences selon une approche tour à tour esthétique, sociologique, ethnologique, politique. Cette recherche tente au contraire de comprendre la ville comme une totalité pleine déjà intérieurement articulée où, à chaque instant, interfèrent *dialectiquement* diverses conditions objectives (architecture, art, technique, situation géographique, fonction sociale et économique) mais aussi des perspectives proprement subjectives et personnelles (usages, symbolisation, dénégation, etc.).

Néanmoins l'archéologie des significations du monde quotidien et urbain ne peut se complaire dans la seule fierté d'avoir mis au jour des structures générales que le chaos de la surface dissimulait et rendait invraisemblables. Il s'agit pour elle également de mettre à l'épreuve ce qui, considéré comme commun et trivial, résistait à la clarté de la théorisation. Or cette nature équivoque du quotidien le constitue en propre. Il faut donc se garder de l'écarter au nom de l'intelligibilité du réel, par une



méthode qui voudrait d'emblée traduire l'événement courant en un fait connu. Il s'agit d'envisager cette philosophie de la vie quotidienne comme l'exhumation patiente du caractère problématique des choses ordinaires, et non comme son abrogation pure et simple. À l'inverse de l'enquête policière, l'investigation philosophique n'a pas en effet pour finalité de résoudre l'énigme et de mettre fin au questionnement, mais de porter ce caractère problématique des faits au premier plan. Si, dès lors, une théorie de la quotidienneté possède quelque chance d'aider à une compréhension plus éclairante du *monde de la vie*, elle ne peut le faire qu'en révélant le processus interne de sa formation à la fois stable et instable, familière et bizarre.

La sélection de la ville nord-américaine ne tient pas ici seulement à la force et à la constance de son influence mondiale, mais plutôt au fait que la virginité de l'espace du nouveau monde a permis de construire une réalité urbaine *ex nihilo*, une urbanité quasi diaphane, au sens où sa signification coïncide totalement avec son édification. En outre, comme l'ont bien perçu Emerson et Thoreau, la culture américaine s'est édifiée en fonction d'un intérêt essentiel pour la quotidienneté. Tout de suite elle a fait de la vie de tous les jours un enjeu majeur pour l'humanité, le lieu, en même temps banal et intense, où elle devait faire porter tous ses efforts de transformation sociale, la matière privilégiée de son émancipation future. Ainsi, soucieuse de ce qui constitue la condition élémentaire de toute existence, elle a promu la vie quotidienne en nouvelle arène philosophique où l'incertitude générale de la

vie vient au jour de manière préoccupante. Désormais la manière de gagner sa vie, l'agencement de sa maison, le choix de ses lectures, l'organisation de son temps libre sont devenus des problèmes philosophiques aussi dignes d'intérêt que le problème des universaux ou la question de la suprématie du bien.

Le choix du motel américain s'explique donc par le fait qu'il rend possible ce dévoilement des déterminations communes de la vie urbaine contemporaine : marginalité, pauvreté, uniformité, mobilité, standardisation, désocialisation, dépersonnalisation, méfiance, anonymat. Autant de traits caractéristiques qui vont nous servir de points de repère dans la *Suburbia* américaine. Certes, d'autres lieux auraient pu tout aussi bien nous aider à l'investigation des marges de notre expérience quotidienne : centres commerciaux, stations-service, restauroutes, etc. Une logique similaire d'occupation du territoire circule en effet dans ces parages de la ville sans identité : celle de l'éclatement de la centralité au profit d'un espace transitif et mobile où prédomine la perte du lien avec le monde. Toutefois, en raison de la place particulière qu'il possède dans les villes et surtout dans l'imaginaire littéraire, pictural et cinématographique de leurs habitants, nos réflexions se sont portées avant tout sur le motel. Elles ont essayé d'en décrire l'anatomie complète, de décomposer ce corps architectural et social en tous ses éléments fondamentaux, qu'ils se réfèrent à la vie économique, à la manière de se déplacer dans l'espace ou à la capacité humaine de donner un sens à ce qui, de toute apparence, vit très bien sans.

## AUTOPSIE D'UN MOTEL

### I. MARGES

“Un motel est un motel où qu’il soit.”

R. Venturi

“Souvent du train, de l’autobus, j’ai regardé avec envie des endroits semblables à celui où nous allons coucher et qu’on appelle *court* ou *motel*. On dirait un béguinage modern style. Des maisonnettes de bois avec un garage attenant sont rangées autour d’un enclos : elles se louent pour une ou plusieurs nuits aux automobilistes de passage.”

Simone de Beauvoir,

*L’Amérique au jour le jour*

SITUÉ à la sortie des villes, là où le trafic automobile n’est pas encore saturé et où le terrain à bâtir est meilleur marché, le motel jouxte une station-service ou un centre commercial, dont il épouse bien souvent le style architectural. Contraction de *Motor* et *Hotel*, de la route et de la résidence, il se définit principalement par ce qu’il n’est pas. Ce n’est pas “un hôtel traditionnel situé dans le centre-ville ni un lieu de séjour à la campagne”<sup>1</sup>. Ce n’est pas non plus un complexe hôtelier qui, à l’écart de la ville,

1. J. Jackle, K. Sculle et J. Rogers, *Motel in America*, Baltimore & London, The John Hopkins University Press, 1996, p. 19.

propose des lieux spécifiques tels que le hall d'entrée, la salle à manger, le bar, les salons de réunion, un parc et des terrains de jeu. Ce n'est pas enfin une maison familiale, pension ou chambre d'hôtes, où des particuliers reçoivent chez eux d'autres particuliers. Qu'est-ce alors ?

Le motel se présente comme un bâtiment simple, souvent de plain-pied, qui n'offre à sa clientèle passagère qu'un unique service : une chambre à coucher. De par sa forme ordinaire et ses matériaux rudimentaires, il ressemble à un entrepôt de marchandises, muni de fenêtres identiques et d'un hall d'entrée d'une simplicité spartiate, où une forte odeur de détergent insensibilise tout sens de l'hospitalité. Les chambres sont austères pour la plupart, pourvues des commodités essentielles (lits, douche, lavabo, télévision), proches d'une place de parking et reliées entre elles en un assemblage monotone. On s'y arrête pour passer une ou deux nuits au maximum, en marge de la ville, presque en marge de la vie, tant on n'accorde en général aucun intérêt affectif ou esthétique à ce séjour. Seul le prix modique nous y attire. Les facilités de paiement, l'accès immédiat, la simplicité des services, une place de parking garantie, comptent également pour beaucoup dans notre choix. La logique du *peu* régit de part en part notre usage du motel. Pour l'homme urbain, cette modicité du séjour n'est pas qu'économique ; elle n'épargne pas seulement son portefeuille, mais aussi ses nerfs. Favorisant une forme d'abattement tranquille, le motel entraîne en effet chez ses visiteurs une manière d'économiser gestes et paroles, de se laisser envahir par l'anesthésiante simplicité du Banal.

L'atonie générale du bâtiment *prêt-à-dormir* se retrouve dans les façons frustes d'occuper l'espace : les formalités administratives qui accompagnent habituellement l'installation dans un hôtel sont ici réduites à leur plus simple expression. Il suffit de donner son nom ou plus simplement encore le numéro d'immatriculation de son véhicule et, quelques secondes après, on peut se diriger vers sa chambre. De la même manière, tous les codes de sociabilité plus ou moins tacites qui organisent les relations au sein des bâtiments publics sont ici limités à quelques mots d'usage, au geste rudimentaire de prendre et de rendre sa clef (*check in/check out*). La codification minimale des lieux déteint sur le comportement humain. L'échange entre les clients se réduit à une attente mutuelle très pauvre qui consiste généralement dans la volonté de ne pas empiéter sur le domaine de l'autre, de ne pas lui faire d'ombre ni de lumière, cet autre présent et absent, devenu presque mystérieux par sa discrétion, que l'on devine furtivement au bout d'un couloir, en train de pénétrer dans sa chambre, ou toussant derrière les cloisons, mais que l'organisation spatiale du motel nous empêche absolument de rencontrer. Même si les voyageurs ou le gérant voulaient nouer une relation plus profonde, la structure des lieux les en dissuaderait. Dans un motel, tout est fait pour couper court à chaque tentative de constituer des "lignes de sympathie", des transitions douces d'une humeur à une autre, d'une parole à un geste. La disjonction règne en maître et renvoie chacun à sa propre expérience privée sans porte ni fenêtre.

Il est à peine besoin de dire que l'attitude réservée des clients tranche fortement avec la visibilité totale des lieux. C'est en se repliant sur eux-mêmes qu'ils préservent leur individualité face à un bâtiment ouvert à tous les regards. Dans un monde transparent, ils pensent recréer le secret en se cachant derrière un air d'indifférence. Sans esquisser la moindre intention de communiquer, ils se croisent en silence et regagnent leur chambre. Happés malgré eux par la simplicité architecturale et sociale qui les héberge, ils adoptent l'éthique minimaliste du *do not disturb*. Apparemment, toute expression signifiante est ici de trop, une simple indication (du prix, du numéro de chambre, de l'heure de remise des clés, etc.) suffit. Mais comment en est-on arrivé là ? Quels sont les phénomènes historiques et sociaux qui ont conduit à la production de ce lieu aussi étrange qu'anodin ?

Après la Première Guerre mondiale, en pleine période de croissance économique, apparaît sur les bords des routes nord-américaines l'une des premières formes d'architecture déterminée entièrement par l'automobile : les motels. Ils ont alors pour nom *Cabin Camps*, *Tourist Courts* ou *Auto Courts*. Plébiscités par les tout premiers vacanciers motorisés, ils offrent un confort un peu moins sommaire que les campings avec lesquels ils s'associent néanmoins au départ. Pour la majorité d'entre eux, ces *Auto Camps* consistent en des ensembles modestes de petites huttes en bois, disposées en U ou en T autour d'un large parking principal. Ils remplacent les camps de tentes qui, lors des premières années du xx<sup>e</sup> siècle, offraient une halte bon marché aux premiers touristes.

À présent, des bungalows encore séparés fournissent un toit et des cloisons fixes aux clients. Peu à peu, ils se lieront et ne formeront plus qu'une seule et unique rangée de chambres.

Avec ce génie de la vie pratique qui n'appartient qu'à lui, l'esprit américain a concilié d'un seul trait dans le motel les deux aspirations majeures d'une nouvelle classe sociale : la mobilité et le confort. Le premier de ces établissements d'un genre nouveau à prendre ce nom est le *Milestone Motel*, qui ouvre ses portes à San Luis Obispo (Californie) le 12 décembre 1925. Officiellement, la désignation n'apparaît dans la revue *Hotel Monthly* que l'année suivante et devient à partir de ce moment le terme usuel pour nommer ces hôtels qui ne se situent pas au cœur des villes mais à leurs marges. Néanmoins, le motel n'est pas un simple établissement commercial situé à la périphérie des villes. Il représente aussi un espace mental, une sorte de caisson sensoriel qui amplifie les percussions émotionnelles des différents voyageurs qui y prennent place.

Ce qu'il y a en effet de tout à fait inattendu dans la naissance de cette forme d'architecture vernaculaire, c'est la perversion immédiate de sa fonction initiale. Destinés à l'origine aux premiers touristes motorisés, les motels vont très vite devenir des endroits animés par des intentions moins honorables : *lieu de rendez-vous* clandestins pour les amours illicites, *planque* pour les criminels locaux ou en fuite, *cachette* pour les produits prohibés, etc. Construits en dehors de la ville, dans des endroits calmes et isolés, ils sont à l'abri des regards et des racontars, en retrait de la centralité normative. Au-delà de la zone de préhension de la

police municipale, ils représentent le lieu rêvé pour les rencontres hors norme. L'anonymat des lieux permet à ceux qui le souhaitent de se fondre dans le décor. D'une discrétion quasi absolue, le gérant ne pose pas de questions, ni sur la validité du nom qu'on lui donne, ni sur les raisons profondes du séjour. Pour quelques dollars, il loue sans trop y regarder une chambre à n'importe qui. En tant que forme élémentaire de l'indifférence, cette discrétion fait elle-même partie de la configuration spatiale des lieux. Elle indique une attitude qui signifie tout aussi bien le respect formel de la loi que la tolérance de sa transgression pourvue qu'elle demeure cachée.

En 1935, une étude du département sociologique de la *Southern Methodist University* de Dallas montrait que les motels de la ville servaient principalement de lieux de rencontre pour les amours extra-conjugales (sur 109 couples ayant pris une chambre sur une période de dix jours 102 avaient donné un nom et une adresse fictifs). L'idée de la société parfaitement rationalisée, où chaque pan de l'économie, de la vie sociale et du monde quotidien est soumis à une logique de l'action commune, atteint ici sa limite naturelle. La rationalité toute-puissante qui vise à faire de la matière sociale informe un corps discipliné ne peut que constater que, là où elle régimente le réel, jusque dans la forme architecturale du motel, elle échoue en fin de compte à abolir les comportements qui, de toute apparence, ne répondent à aucune volonté de rationalisation générale.

Il n'est point étonnant, dans ce contexte particulier, que le FBI, ce garant moderne du *plus grand bonheur du plus grand nombre*, s'intéresse de près à ces



espaces urbains qui échappent de manière inédite aux normes de vie habituelles. La morale publique, garante de l'unité nationale, ne saurait souffrir des manquements aussi graves à la communauté. Dès le début des années quarante, des milliers d'agents sont ainsi envoyés à travers tout le pays pour procéder à un recensement méthodique des motels (36 000 en 1944), de leur capacité, de leur emplacement, de leur propriétaire, afin de savoir ce qu'il en est vraiment de ces zones de quasi-clandestinité. Si la guerre froide frappe aux portes du territoire, l'ennemi intérieur ne doit pas être pour autant sous-estimé, et les motels remplacent dans l'imaginaire collectif le rôle naguère dévolu à la cinquième colonne. L'adversaire est posté dans sa chambre de motel et attend son heure. Il met au point ses plans, vérifie ses armes, répète dans son esprit le déroulement futur des opérations.

Dans un article paru dans la revue populaire *The American Magazine* en février 1940, J. Edgar Hoover en personne, le fondateur du FBI, s'en prend avec virulence à ce qu'il nomme les "camps du crime", alors que, sur le vieux continent, d'autres camps véritablement criminels commencent leur sale besogne. Derrière les enseignes scintillantes des motels, explique-t-il en substance, se cachent "des repères du vice et de la corruption". Le mal est ainsi tapi au cœur de la tranquillité quotidienne, prêt à surgir du confort douillet des commodités modernes. L'aversion de Hoover est d'autant plus forte que les avancées techniques, mères des motels, des stations-service, des *drive-in*, auraient dû mettre fin à toute forme de déviance sociale et augmenter la faculté de contrôle et de paramétrage de la société urbaine. Que l'effroi

et le crime apparaissent dans ces lieux nés de la civilisation de la normalisation, cela dépasse la mesure. L'argument choc du directeur du FBI tient en quelques lignes : "Les faits sont simples. La majorité des 36 000 motels situés à travers les États-Unis menace la paix et la sécurité des communautés sur lesquelles ils se sont fixés et de tous ceux d'entre nous qui formons le public motorisé. La plupart d'entre eux ne sont pas simplement des cachettes et des lieux de rencontre, mais des véritables bases d'opérations à partir desquelles les gangs des *desperados* s'attaquent aux alentours". Ironie du sort, les nouvelles facilités destinées à agrémenter la vie quotidienne comportent des effets déviants et laissent planer le doute sur la valeur humaine du progrès technique.

La conception standardisée du lieu, qui devait contraindre tout un chacun à adopter une ligne de conduite raisonnable, ne peut que constater l'échec de sa production sociale à partir de l'intellectualité pure. Le mystère de la vie, qui n'est autre chose en vérité que la résistance à la systématisation logique, laquelle n'a pas besoin de revêtir les frusques de la théologie pour se dire "mystère", ne pouvant dès lors se vivre tel quel dans la fluidité des rencontres humaines sans contexte préétabli, choisit, engoncé qu'il est dans la camisole de force de la raison économique, la clandestinité ; de simple mystère, il devient charme obscur, goût des marges, flirt avec l'illégalité, l'unique zone disponible où la spontanéité vitale a encore un sens. Détaché du mouvement imprévisible de la vie et sommé de se soumettre aux normes rigides du contrôle social, l'homme urbain, au confort de la vie assurée, préfère

les zones d'instabilité, quitte à perdre pour cela tout lien avec la société incapable de contenir cette force formatrice qui constitue sa propre quotidienneté.

En conséquence, l'attraction vers les zones incertaines de l'illégalité qu'exerce le motel sur chaque citoyen s'explique par le fait que la rationalité technique et marchande, produisant exprès un bâtiment uniforme, relègue tout ce qui ne s'abaisse pas à cette pauvreté dans le non-droit. L'extrême monotonie des lieux pousse tout élément singulier qui la refuse à prendre, s'il veut rester sur place, le masque de l'illécite. À force d'épurer le réel en fonction du modèle unique de la trivialité marchande, le système producteur du motel fait, à son insu, de tout ce qui s'oppose à cette uniformisation un résidu plein d'impuretés. La standardisation ne s'aperçoit pas qu'elle est elle-même complice des outrages et des infractions, puisqu'elle ne laisse d'autre choix à la vie qu'elle simplifie que la transgression ironique, esthétique ou criminelle. Alors que, dans le séjour à l'hôtel, tout évoque l'originalité géographique et historique des lieux et des personnes, la vie dans un motel abandonne toute idée de singularisation effective et si, par l'obstination de quelques-uns à domestiquer les lieux, cette dernière apparaît, cela ne peut être dû qu'à une initiative forcément condamnable. De manière paradoxale, ce n'est néanmoins que grâce à cette absence de personnalité du motel que devient possible l'émergence de singularités qui, dans le refus, préservent leur humanité. La désimplification vaut pour elles toute désinhibition.

Ce que Hoover présentait, mais que sa prose acerbe n'arrivait pas à expliciter, c'est que la faiblesse

des liens sociaux dans les motels recouvrait en fait la présence sous-jacente de rapports qui s'épanouissaient justement dans le relâchement des interactions humaines et dans l'indistinction voulue des rapports hiérarchiques. Comme si, en fin de compte, ces espaces suburbains, nés de la décomposition et de la précarisation des attaches sociales, attiraient par une sorte de mimétisme des personnes elles-mêmes décomposées, fuyantes, déliées. Si les *desperados* détournaient ces lieux à leur avantage, n'était-ce pas aussi parce que ces derniers autorisaient, dans leur propre disposition spatiale, un tel détournement, en créant les conditions de possibilité d'une subversion du territoire ?

Dans un motel, bien que cela soit assurément difficile, des réseaux se créent sans estampillage public ; ils prolongent au-delà de toute clôture privée l'expérience vulnérable de la sociabilité. *Individu* et *communauté* tentent ainsi de s'éviter, chacun arborant un air de méfiance qu'encourage la composition des lieux ; et pourtant, dans leur tentative de co-éviction, ils font corps. Chaque événement (une virée, un rendez-vous, une rencontre devant le distributeur de boissons, voire une altercation) se vit comme un petit monde, à l'écart du macrocosme régulé de l'espace public. Sans avoir l'air d'y toucher, les usagers clandestins ou hors-la-loi introduisent de nouveaux codes de comportement qui échappent aux grilles de lecture communes. Ils renouvellent à chaque instant le génie social de l'être humain, en inventant des formes de relation régulées mais cependant hors normes. En eux, il y a quelque chose qui cherche à se déployer, comme une sous-vie rugueuse et défaite

mais toujours chargée d'une générosité qui préfère apparaître avec les traits de l'humble et du bas, une manière de vivre emplie d'une noble nonchalance, fût-elle pour d'autres délictueuse, une façon de regarder et d'agir qui trouve ses racines dans les riens infimes de l'existence quotidienne et urbaine.

À la lumière de ces considérations, on peut affirmer que, pour les usagers illicites des motels, le désengagement représente une manière d'exister en société. C'est paradoxalement grâce à cette résistance à la pression de l'interdépendance qu'ils se socialisent. Détachée de toute mission officielle, l'existence urbaine peut suivre son propre cours en toute impunité. Dans l'ombre de la loi qui, dégradée en simple règlement intérieur du motel, n'est plus suffisamment soutenue par l'énergie collective de la communauté, elle s'aventure dans le désir de tout tirer de soi, vie autarcique et *ex nihilo*, pour le meilleur ou pour le pire. La retraite plus ou moins consentie dans le motel impersonnel assure ainsi à l'homme errant dans les banlieues indéfinies, sur le mode contradictoire de l'évasion immobile, la présence à la ville et aux autres.

Il est un fait sur lequel l'expérience du motel nous invite à méditer : la nature sociale a horreur du vide. Dès qu'un lieu se présente, même le plus banal, elle l'investit de son sens, si misérable soit-il. Réfractaire à tout non-sens, elle le pare aussitôt d'expériences neuves, de significations inédites, voire d'illuminations mi-sacrées mi-profanes. Elle ne peut résister à la tentation d'une projection spirituelle et recouvre tout de ses préoccupations. Le motel ? assurément un *no man's land* urbain, mais tout de suite retraduit